

par le spectacle de leurs plaies, de leur délire et de leur agonie, revêtu son autorité, et il résolut d'offrir un exemple qui amène l'administration publique à mettre fin à de tels abus. Il loua à la fin de la rue une maison commode et il en fit un hôpital modèle. Ici chaque malade eut son lit séparé, et eut les bons soins, avec l'aide de la providence, eurent pour résultat un grand nombre de guérisons. Il eut la satisfaction de voir son enseignement prescrire des traits, et l'administration introduire dans les hôpitaux publics les réformes qu'il avait soumise à sa maison de santé.

Camusot, élève, intendait général de l'armée et servait Parménier, qui, exposant ailleurs encore que dans les hôpitaux, lui fit cinq fois prisonnier par les Prussiens. C'est pendant une de ces captivités militaires que le jeune homme, assez rigoureusement détenu et réduit à la ration des prisonniers, qu'on nourrissait de pommes de terre, au lieu de s'indigner contre cet aliment nouveau, se prit philosophiquement à réfléchir sur la nature et l'utilité de cette plante et se promit de ne point l'oublier lorsqu'il serait libre.

Aussi quand l'académie de Besançon mit au concours la question des plantes pouvant le mieux suppléer les céréales en temps de disette, Parménier ne manqua point de concourir, et le prix lui fut décerné.

Apporté du Pérou au commencement du seizième siècle, d'abord cultivé en Italie, décrit par le savant botaniste français Clusius, cultivé en Allemagne dès le commencement du dix-septième siècle, le *solanum tuberosum*, assez improprement nommé pomme de terre, fut introduit en France par la Flandre et propagé dans nos provinces du Midi, en Limousin et en Anjou, par les soins de Targui, mais toujours il avait été dédaigné, repoussé par la routine et l'ignorance, qui le regardaient comme engendrant la lèpre ou tout au moins la fièvre, et qui l'abandonnaient aux animaux. Parménier ayant corrigé toutes ces erreurs, s'attacha à prouver que ce tubercule, par son mode de reproduction, brava les intempéries des saisons et ne peut guère se prêter, par son volume, aux calculs avides des accapareurs; qu'il peut remplacer le froment dans les temps de disette, et même dans les bonnes années nourrir en grande partie le cultivateur, qui se livre alors de plein pied à la récolte de céréales.

Ainsi la culture de cette plante était presque inconnue, chez nous, il y a un siècle; et aujourd'hui on en récolte sur le sol français plus de 100 millions d'hectolètres. En 1815 à 1873, l'auteur calcule que le rendement a été, pour la France, de 4 milliards 500 millions d'hectolètres (en nombres ronds). Plus d'un million d'hectares sont employés à cette culture. En 1862, on cultive de 2 fr. 10 l'hectolitre, prix moyen de la vente du cultivateur, le légume de Parménier accroissait la richesse du pays de plus de 200 millions de francs et représentait, en tenant compte du bénéfice du revendeur, un mouvement d'affaires de plus de 300 millions. Depuis cette époque, le cours moyen a presque doublé, en partie, sans parler d'autres causes, par le fait des maladies dont la pomme de terre a été atteinte.

François de Neufchâteau avait proposé de donner à la plante le nom de *parmentière*, pour immortaliser le nom du cultivateur en question; mais l'autre nom, celui de pomme de terre, s'est maintenu par routine et par ignorance.

SAÏD.

HISTOIRE D'UN NÉGRE NÉGRÉ CHEZ LES ANCIENS ARABES.

Saïd était né esclave, vers le milieu du septième siècle de l'ère chrétienne, à la Mecque. Un vieillard qui l'avait acheté remarqua son intelligence précoce et le prit en affection. Il l'éleva avec soin, se proposant de lui donner la liberté avant de mourir.

Il arriva qu'une fois Saïd entendit chanter des mésons persans occupés à construire des maisons en brique et en plâtre sur un terrain appartenant au calife. — Chantez lui emmenant une vive émotion. Pendant plusieurs jours il revint les écouter; puis il chercha, dans la solitude, à les imiter.

Un jour, comme il chantait ainsi des vers d'un poète arabe célèbre, le vieillard, son maître, surpris de charme de sa voix, lui demanda d'où lui venaient ces chants. Saïd lui raconta comment, ayant retenu dans sa mémoire les mélodies des ouvriers persans, il avait appliqué à les adapter à des vers arabes.

— Va, lui dit son maître; dès aujourd'hui tu es libre.

Saïd voyagea en Perse et en Syrie pour y étudier l'art de la musique, perfectionner son chant, et apprendre à jouer de divers instruments.

L'auteur arabe Abou'l-Faradi, cité par M. Cassin de Perceval, a écrit, dans une notice sur Saïd :

« Saïd avait choisi, dans l'échelle musicale des Grecs-Syriens et des Persans, les sons les plus agréables, et rejété ce qui dépassait dans la musique de ces deux peuples, notamment l'aggravation du *do* rebordé, ou *saut* du grave au *do* aigu; il repoussa de même certains sons qui sont restés étrangers à l'échelle arabe. De ce choix et de cette élimination il forma son système de chant, que tous les artistes eussent appréciés alors d'adopter. C'est Saïd qui a fixé l'échelle des sons du chant arabe et qui le premier en a tiré des mélodies. »

Ce jugement se trouve chez plusieurs auteurs arabes au troisième siècle de l'islamisme.

Après de ses voyages, Saïd revint demeurer à la Mecque, près de son ancien maître devenu son ami. Il avait acquis par son talent de la réputation et de la fortune; mais son mérite ne lui avait servi l'avantage; on le dénonça au gouverneur de la Mecque comme ayant causé la ruine de jeunes gens de nobles familles qui, enthousiastes de ses chants, lui avaient fait présent de sommes exagérées. Le gouverneur transmit la dénonciation au calife Abd-el-Melik, qui résida à Damas, et Saïd reçut l'ordre d'aller se justifier devant lui. Arrivé à Damas, Saïd entra dans la mosquée et demanda qu'il fût admis, parmi les assistants, les personnages qui avaient le plus de crédit auprès du calife. On lui désigna un groupe de personnages richement vêtus :

Voici, lui dit-on, des jeunes gens cousins et amis d'Abd-el-Melik.

Saïd s'approcha d'eux, les salua, et dit :

— Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui veuille donner l'hospitalité à un voyageur venant du Hedjaz?

Ils se regardèrent entre eux avec embarras. Ils avaient rendez-vous dans une maison de la ville pour entendre une cantatrice en

renon; la demande d'hospitalité qui leur était adressée en ce moment les contrariait. L'un d'eux cependant prit son parti et dit :

— Sois le bienvenu; dès cet instant tu es mon hôte.

Puis, se tournant vers ses amis :

— Allez sans moi, dit-il; j'emmène cet étranger à ma demeure et lui donnerai compagnie.

— Fais mieux, répondirent-ils; viens avec nous et emmenons ton hôte.

En effet, ils se rendirent tous ensemble à la maison qu'habitait la cantatrice; le maître dont elle était l'esclave. On leur offrit d'abord une collation.

— Peut-être, leur dit Saïd, quelqu'un de vous a-t-il de la répugnance à manger avec un négro; je vais m'asseoir et manger dans un coin de l'appartement.

On le laissa faire. Après la collation, on servit le vin, et la cantatrice parut, escortée de deux autres filles esclaves qui s'assirent sur des sièges bas, tandis qu'elle-même prenait place entre elles sur une espèce de trône élevé. C'était une jeune femme magnifiquement parée et dont les traits étaient charmants. A sa vue, Saïd éprouva son admiration en étant un vers à la louange de la beauté. La jeune femme s'en offensa :

— Qu'il lui dit-elle, un négro se permet de faire des allusions à ma personne ?

Les assistants jetèrent sur Saïd des regards de mécontentement et applaudirent la belle esclave. Alors elle chanta un premier morceau. Elle finissait à peine que Saïd cria : — Bravo !

Cette fois, ce fut le maître qui se fâcha : — Vraiment, dit-il, ce négro se donne d'étranges libertés !

Le jeune homme qui avait agité la demande d'hospitalité de Saïd lui dit alors : — Lève-toi d'abord avec une grande attention de l'importance de ta présence.

Saïd allait sortir, lorsqu'on le rappela : — Reste, lui dit-on; mais observe mieux les convenances.

Il reprit sa place, et la belle esclave chanta un second air; Saïd lui-même en dit l'auteur. Il écouta d'abord avec une grande attention; mais à un certain passage qu'il ne trouve pas bien rendu, il se peut se contenir et s'écria : — Ce n'est pas cela ! tu te trompes !

Et aussitôt, avant qu'on ait eu le temps de l'interrompre, il se met à chanter l'air avec une telle supériorité que la cantatrice étonnée se leva vivement du siège où elle était assise et dit : — Cet homme ne peut être que Saïd, fils de Moagadil !

— C'est moi-même, dit Saïd; et maintenant je me retire.

On le retient, on le comble d'égards et de caresses; chacun veut l'avoir pour son hôte et se réclame avec instance.

— Non, non, dit-il; je n'accepte l'hospitalité que du noble jeune homme qui, le premier, me l'a offerte sans me connaître.

Le jeune homme conduisit donc Saïd à sa maison, qui était située justement vis-à-vis le palais du calife. Saïd l'ayant instruit du motif qui l'avait obligé à venir à Damas, le jeune homme lui promit de le servir : — Je vais passer la soirée chez le calife, lui dit-il; si je le trouve de bonne humeur, je te ferai avertir.

Il se rendit ensuite auprès d'Abd-el-Melik. Après quelques moments d'entretien, il jugea que ce prince était dans une disposition d'esprit favorable, et envoya secrètement prévenir son hôte.

Saïd, suivant des instructions qu'il avait reçues de son protecteur, monta aussitôt sur la terrasse de la maison, et, se penchant du côté du palais, il chanta un *hawa* (sorte de chant simple et monotone dont les chameliers arabes font usage pour exciter leurs chameaux à la marche). Sa voix, au milieu du silence de la nuit, parvint aux oreilles du calife.

Qui est-ce qui chante ? demanda-t-il.

Le jeune homme répondit :

— C'est un homme arrivé ce matin du Hedjaz et que j'ai logé chez moi.

Qu'où n'alle chercher, reprit Abd-el-Melik.

Lorsque Saïd parut, le calife lui dit : Chante-moi un *hawa* de vive allure.

Saïd le satisfit.

— Chantes-tu aussi, demanda le calife, des chants de voyageur ? (sorte de chant plus varié que le *hawa*).

— Oui, dit Saïd.

Et il chanta un chant de voyageur.

— A merveille ! dit Abd-el-Melik. Tu connais peut-être le chant savant et artistique ?

Saïd répondit affirmativement.

— Eh bien, voyons.

Saïd chanta une de ses meilleures compositions, en déployant tous ses moyens. Abd-el-Melik, surpris et charmé, lui dit :

— Tu dois avoir un nom célèbre parmi les artistes. Qui es-tu ?

— Je suis, répondit le chanteur, un pauvre exilé dont les biens ont été saisis par tes ordres; je suis Saïd, fils de Moagadil.

— Ah ! c'est toi, dit Abd-el-Melik en souriant; je ne m'étonne plus que les jeunes gens se ruinent pour l'entendre. Va, me le pardonne; retournes dans ta patrie, tes biens te seront rendus.

A ces paroles précieuses le calife ajouta un riche présent. Saïd retourna à la Mecque et fut remis en possession de ses biens.

Il mourut entre les années 86 et 96 de l'hégire (705-714 de l'ère chrétienne).

(Magasin pittoresque.)

ÉTAT CIVIL.

Etat des mouvements survenus dans l'état civil européen aux îles Marquises pendant l'année 1878.

NAISSANCES.

5 mars. Georges-Henry-Alexandre Fischer, fils de Axel-Wilhelm-Victor Fischer et de dame Gertrude-Maria Goll.

DÉCÈS.

10 mai. Connor (Irlandais), colon, âgé de 41 ans.

19 décembre. Barret, John (Américain), colon, âgé de 32 ans.

Rectification dans le mouvement de l'état-civil européen du 1^{er} trimestre 1879 à Tahiti.

NAISSANCES.

3 mars. Charles-James-Tai-Victor-Pomaleison-Saïmon, fils de Jean-Nicolas Saïmon et de dame Colette-Tapoua-Etata-Saïmon.

